

andreacera – press selection

Libération 04.09.2015 about "Sound of Music"

(...) dystopie sous Prozac observée à travers des lunettes roses. Tout ça est très cool, respire l'insouciance, (...) un collage melant diverses sortes de musiques (charleston, easy listening, house...) contribue à l'euphorie ambiante.

Le Monde 25.11.2010 about "Zoom Up"

D'un côté la composition personnelle, technologiquement exigeante, mais largement solitaire. De l'autre, l'oeuvre essentiellement collective, guidée par un processus industriel (...)

Exibart 23.06.2005 about "Undertones"

(...) uno spazio metaforico gelido e avvolgente, niveo e buio, strutturato con la lucente certezza di un post-minimalismo –ludico e, insieme, drammatico– che finisce per raccontare più di quel che dice.



Théâtre Au festival La Bâtie, beau doublé avec la comédie musicale de Duyvendak et «Hearing» de l'Iranien Koohestani.

Par
HUGUES LE TANNEUR
Extravagant spécial à Genève

Il flotte dans l'air un parfum de légèreté, une humeur primésautière qui laisse augurer un divertissement agréable en cette fin de dimanche après-midi genevoise. Le public s'installe tranquillement sur les gradins du Théâtre Forum Meyrin, où Yan Duyvendak étrenne *Sound of Music*, sa nouvelle création, dans le cadre du festival de La Bâtie avant de la présenter bientôt à Marseille à l'occasion du festival Actuel. Hommes et femmes arpentent le plateau comme s'ils se préparaient pour un défilé de mode. Tout ça est très cool, respire l'insouciance. Un collage mêlant diverses

sortes de musiques - charleston, easy listening, house... - contribue à l'euphorie ambiante. La vie est belle. Seule ombre au tableau, une suite de mots soudain apparus sur un prompteur au-dessus de la scène. Il est question d'ouvriers qui se suicident en masse. On a dû installer des filets autour des bâtiments de l'usine, recruter des psychologues...

Caustique. Ces mauvaises nouvelles n'affectent en rien les interprètes. Au contraire, le spectacle prend forme entre revue et comédie musicale chantée en anglais. Les visages avenants, les paillettes qui scintillent, le mouvement gracieux des ballets impeccablement réglés feraient presque oublier la teneur des textes construits à partir d'extraits de

A Genève, les plaisirs et les jougs



*** presse. Il y est question de dérèglement climatique, de montée des eaux, d'exodes, d'épaves en voie de disparition, d'avions qui s'écrasent, autrement dit de catastrophes contemporaines et à venir. Le tout énoncé sur un ton suave, rythmé par des «All right, Good night», auxquels évidemment on ne croit pas, même si on ne résiste pas aux charmes d'une esthétique d'autant plus attrayante qu'elle est clairement parodique. On ne peut s'empêcher de rire en assistant à *Sound of Music*, même si c'est d'un rire qui se coince un peu dans la gorge. C'est cet humour caustique qui fait tout le sel de ce spectacle, le plus freudien sans doute jamais signé par Yan Duyvendak.

Ce performeur originaire des Pays-Bas partage sa vie depuis quelques années entre Genève et Marseille. Empruntant aussi bien au théâtre qu'aux arts plastiques, il crée, seul ou avec d'autres artistes, des dispositifs ingénieux qui interrogent les contradictions de notre époque. En témoignent par exemple *Plaise, Continue (Hamlet)* en collaboration avec Roger Bernat, où un véritable procès était instruit afin de juger le cas Hamlet. Pour

Sound of Music, Duyvendak a composé un livret à Christophe Flut, tandis que les chorégraphies sont signées Olivier Dubois et Michael Helland, et la musique Andrea Cera. Duyvendak intervient dans le spectacle. Il s'adresse directement au public. Soit par crainte que la gravité du propos – la façon dont l'humanité va à sa perte si elle continue à détruire ainsi la planète – ne soit pas suffisamment perçue. Soit, encore une fois, dans un esprit hérité de Brecht, pour dévoiler les rouages d'une trop belle machine à rêve; même si le rêve en question, dystopie sous Prozac observée à travers des lunettes roses, est un cauchemar d'autant plus inquiétant qu'il ne fait que commencer.

Interlocuteur fantôme. Autre temps, fort d'une édition particulièrement copieuse, où l'on peut aussi découvrir des créations de Gisèle Vienne, Angélica Liddell, Simon McBurney ou Federico Leizaola. *Hearing d'Amir Raza Koobestani* confirme que depuis son retour sur les scènes européennes il y a deux ans avec *Timeless*, le dramaturge et metteur en scène iranien est toujours aussi inspiré.



En revoyant *Devoir du soir*, documentaire du cinéaste Abbas Kiarostami dénonçant le carcan du système éducatif iranien, Koobestani s'est souvenu de sa jeunesse vécue sous les bombes pendant la guerre contre l'Irak dans les années 80.

Comme toujours dans ses spectacles, l'écriture se déploie sur plusieurs niveaux : la parole se double d'un discours parallèle, allusif, où ce qui n'est pas dit est aussi important que les mots prononcés. À partir d'un dispositif minimal – des jeunes filles dans un internat qui, une par une, sont soumises à un interrogatoire –, le spectacle déploie un faisceau inouï de significations. Les quelques mots échangés font surgir la réalité iranienne, avec les désirs, les aspirations et l'intense besoin de liberté d'une population qui rêve de s'émanciper du joug des mollahs. D'abord, il y a cette jeune fille qui parle au nom d'une autre. Face au public, elle répond à des questions dont on devine seulement la teneur, puisque personne ne les pose à haute voix, mais il est clair que quelque'un lui demande des comptes. Cet interlocuteur fantôme figuré par le public donne une idée assez haute de ce que doit être une société soumise à une surveillance étroite, où règne la délation. Une des pensionnaires est accusée d'avoir reçu un garçon dans sa chambre; elle s'appelle Neda, comme la jeune femme tuée par la police lors des manifestations de 2009 à Téhéran. Une autre est accusée de l'avoir dénoncée. Une troisième risque d'être punie parce qu'elle n'a pas été vigilante.

Le spectacle obéit à une construction étrange. On a l'impression que certaines scènes sont rejouées, comme si tout repartait de zéro. Mais ce ne sont jamais tout à fait les mêmes. De légères variantes interviennent, avec cependant l'allusion récurrente à une jeune fille ne pouvant pas venir répondre aux questions. Peu à peu, cet effet répétitif produit une forme de vertige. On perd la notion du temps, emporté dans un tourbillon accentué par l'usage d'une caméra que les actrices s'échangent. Le spectacle devient une méditation profondément émouvante sur l'absence, sur ce qui aurait pu être. De ce kaléidoscope quelques détails émergent, comme l'évocation du plaisir simple de rouler à bicyclette. Ou la façon dont deux des filles portent leur tchador. L'une bien fixée en haut du crâne, laissant voir seulement une mèche de cheveux. L'autre, Neda,

négligemment glissée, découvrant presque l'ensemble de sa chevelure. Simples détails, mais qui en disent long sur les interdits auxquels sont soumises les femmes iraniennes, et leur désir irrépressible de transgresser des conventions sociales étouffantes. ➔

FESTIVAL LA RÂTE jusqu'au 12 septembre, <http://www.late.ch/>
«Sound of Music» sera les 24 et 25 septembre à Marseille, puis au théâtre Nanterre-Amandiers, du 2 au 9 octobre. «Hearing» sera aussi à Marseille, du 26 au 27 septembre.

À gauche, *Sound of Music* de Yan Duyvendak. À droite, *Hearing* d'Amir Raza Koobestani. PHOTO (BRATTON) MONACHON ET AMIR ROBINSON BLOIS

Rejoignez-nous samedi 19 septembre pour une «ouverture de saison» particulière des visites du Théâtre (à partir de 15h): une table-ronde (à 17h) sur la situation de l'art, de la pensée et de la culture aujourd'hui; et quelques imprévus artistiques.

AUTOMNE-HIVER 2015-16

• NADIA BEUGEE • MOHAMED EL KHATIB
• THIERRY BALASSE • PIERRE HENRY
• MARC VITTECOQ
• PROGRAMME NEW SETTINGS #3
• LÉONE & MICHEL FRANCOIS • GIUSEPPE CHICO
• BARBARA MATJEVIC • IVAN MARUSIC KLIF
• NATURE THEATRE DE OKLAHOMA
• ARTHUR H & LÉONORE MERCIER
• ALESSANDRO SCIARRONE & COSIMO TERLIZZI
• LOÏCA LAFON • YANN JOËL COLLIN • BECKETT
• MAËLLE POREY • VOLTAIRE • KEVIN KEISS
• CAMILLE BOITEL • PASCAL LE CORRE
• ARTHUR PEROLE • DANIEL LEVILLÉ
• HAMID DRABE • BERNARD LURAT • MICHEL POREL

PRINTEMPS 2016

• FESTIVAL JEAN-LUDOVIC JERIK
• ARIELINE BOMENTIN • CLAUDIO STELLATO
• JEANNE CAGNI • CIRCUSNOX
• JOURNÉE INTERNATIONALE À LA CITE



17, bd Jourdan 75014 Paris
réservation 01 43 13 90 50
tarifs de 2 à 15 €
www.theatredelecite.com

Andrea Cera, le metteur en sons

Compositeur de musique contemporaine, il conçoit aussi l'habillage sonore de voitures électriques

J eudi 25 novembre, quelques centaines d'amoureux de musique contemporaine assisteront à Paris et à Graz à un événement rare. L'Ircam et son homologue autrichien, l'Institut für Elektronische Musik und Akustik (IEM), organisent un concert commun et simultané. Deux pianistes, en duo sur les deux plateaux, deux écrans, un système de transmission du son mais aussi des gestes. L'institution parisienne pousse à fond ce qui fait sa raison d'être : l'alliance de chercheurs scientifiques et d'artistes au service de la musique.

La même semaine, les visiteurs de la Biennale internationale design de Saint-Etienne (jusqu'au 5 décembre) ont eux aussi découvert le résultat d'une recherche de pointe. Un son, un bruit diront certains, celui qui équipera les futures voitures électriques de Renault. Car, si le silence des nouveaux moteurs est une bénédiction pour l'environnement, il présente un danger pour les piétons comme pour les conducteurs. Sorti des enceintes, on peut donc découvrir le son du concept-car DeZir, « sportif » et « un peu mystique », selon les ingénieurs de l'Ex-Régie, et les sons plus discrets de la Twizy et de la Zoe.

Le lien entre ces deux événements ? Andrea Cera, 42 ans, Italien de nationalité, compositeur de profession. Ce bonhomme souriant, à qui son collier de barbe ne parvient pas à donner son âge, vit entre deux mondes. D'un côté la composition personnelle, technologiquement exigeante, mais largement solitaire. De l'autre, l'œuvre essentiellement collective, guidée par un processus industriel, poussée par des enjeux financiers et commerciaux considérables. « Deux mondes, c'est vrai. Des contraintes différentes, mais c'est un même métier. Comme un cinéaste qui changerait de scénario. »

Depuis que, à 20 ans, un accident de voiture et des fractures des deux poignets l'ont contraint à renoncer à la carrière de pianiste pour celle de compositeur, Andrea Cera n'a cessé de naviguer entre plusieurs univers. Assistant à la télévision romaine, designer sonore



JULIEN MIGNOT/ETE 80 POUR « LE MONDE »

dans une agence, créateur de musiques de spectacle, mais aussi étudiant du prestigieux cursus de l'Ircam, lauréat de plusieurs prix de composition, applaudi dans diverses salles d'Europe... « Pour moi, c'est une nécessité, explique-t-il. L'industrie me rattache au réel, la recherche musicale me permet de ne pas me faire balloter par l'air du temps. »

L'air du temps, c'est assurément le véhicule électrique. Le silence, dont chacun mesure sans mal les bénéfices, « entraîne une perte de repères préjudiciable aux piétons », souligne Nicolas Misdariis, physicien à l'Ircam et copilote du projet. « Mais pas seulement, poursuit-il. Il diminue aussi les sensations de conduite et efface la personnalité du véhicule. »

Tous les constructeurs se sont donc lancés dans la course et l'Ircam a remporté l'appel d'offres lancé par Renault. Le besoin clairement ciblé, il fallait trouver une direction de travail. Reproduire le bruit du moteur à explosion ? Aucun intérêt. Alors quoi ? Pour alimenter l'imaginaire, Andrea Cera s'est tourné vers le cinéma de scien-

ce-fiction. Il a aussi fait analyser les bruits de différentes villes européennes pour déterminer les fréquences libres, donc à privilégier. Mais il a également fallu tenir compte des publics visés : plutôt féminin pour la petite Twizy, masculin pour la Zoe, haut de gamme et sportif pour la DeZir. Et s'approcher des sensations recherchées

Cera a testé seul des centaines de sons, du bruit de sa chaîne de vélo au ronronnement des chats

par Renault qui avaient nom « fluidité », « sensualité », « légèreté »...

Difficile, on l'imagine, de décrire ces trois sons. « Une couche de fluidité, une autre de scintillement », résume Nicolas Misdariis. Le profane, peu habitué au vocabulaire du design sonore, perçoit plutôt un battement, un souffle, une note qui monte en intensité et en registre quand le véhicule accélère.

Un travail de compositeur, vraiment ? Andrea Cera sourit. « Ils ont besoin d'une personnalité créative, qui ait des idées mais qui sache aussi les traduire en sons. » Qui puisse également « bidouiller » : Cera a ainsi testé seul des centaines de sons, du bruit de sa chaîne de vélo ou de feuilles de plastique contre les rayons de la bicyclette, au ronronnement des chats... « Tous écartés, trop mécaniques ou trop rugueux », se souvient-il.

Un an plus tard, le musicien tient ses bruits. Des secrets industriels dont le public ne peut encore avoir qu'un aperçu et qu'il n'utilisera évidemment pas lors du concert à l'Ircam. « Mais ça aurait pu, sourit-il. J'ai travaillé auparavant sur l'avertissement sonore qui devait signaler un danger dans la Laguna. J'ai réutilisé ce son, et les études que nous avions faites pour une composition où je voulais que le spectateur perçoive le danger. » Compositeur avant tout. ■

Nathaniel Herzberg

Zoom Up, d'Andrea Cera. Ircam, 1, place Igor-Stravinsky, Paris 4^e. Le 25 novembre, à 20 heures. De 10 € à 14 €.

ROMA

fino al 15.IX.2005 | Andrea Cera – Undertones | Roma, LipanjePuntin

Nuovo spazio romano (centralissimo, ospitò Il Ponte) per la triestina LipanjePuntin, che si presenta –parafrasando Bukowski– con un po' di (in)sana musica per organi freddi. Il tutto ideato, per occhi e orecchie, da **Andrea Cera** (Vicenza, 1969; è artista visivo e compositore). Luci basse –molto basse, quasi a terra– così da rendere protagonista, nel buio, posto a contatto con quello dei listoni grezzi della pavimentazione, il bianco di una serie di installazioni sonore disseminate qua e là, come stazioncine da non calpestare. Guardarsi "altezza occhi", una volta dentro lo spazio espositivo, risulta inutile: quel che deve accadere, tra il dozzinale e il fantasmatico, accade laggiù, esattamente in mezzo ai piedi. Lettori cd portatili e diffusori acustici per il pc di casa –di quelli che costano quanto una pizza in scatola, e che pesano anche meno– se ne stanno impacchettati in ammassi geometrizzanti, minimi, isolati e senza involucri, ostentando insospettabili viscere di silicone mentre emettono sonorità aspre eppure amniotiche. Un po' come se un ladruncolo in un ipermercato si trovasse, fuori orario, a tu per tu coi prodotti low cost della tecnologia elettronica: pronti, via, ed ecco che questi prendono a organizzarsi, a schierarsi, ad animarsi come creature di uno splatter d'altri tempi. Finché non compaiono nell'angolo le voluttuose mostruosità di un (ormai) vecchio film americano dalla vena *gore* pantagruelica (*Society*, di Brian Yuzna, 1989), in cui efferate orge tra esseri informi e sanguinolenti –anch'essi adagiati sul pavimento, in un notebook con mansioni di cinemino– alludono chiaramente all'incedere debordante della corruzione umana.



Così, a farsi massimalista, a divenire –felicamente– paesaggio è proprio l'installazione nel suo complesso: di cosa si sta parlando, infatti, se non del nostro tempo per l'occasione miniaturizzato in un plastico techno fatto di gineprai minuscoli tutt'altro che rassicuranti? Cittadelle della comunicazione "bianca", vere centrali dell'odierno *continuum globale*, edificate in un trionfo ingegneristico di bit e pixel che, portatile quanto si vuole, anch'esso *fila e fonde* sul parquet della galleria, lungo uno spazio metaforico gelido e avvolgente, niveo e buio, strutturato con la lucente certezza di un post-minimalismo –ludico e, insieme, drammatico– che finisce per raccontare più di quel che dice.

pericle guaglianone

mostra visitata il 23 giugno 2005